



RACHIDA
BRAKNI

ISABELLE
CARRÉ

Cheba LOUISA

UN FILM DE FRANÇOISE CHARPIAT

BIYOUNA

AVEC LA PARTICIPATION DE
RACHID TAHA

STANLEY WEBER

SCÉNARIO FRANÇOISE CHARPIAT & MARIEN HAMIDAT MUSIQUE ORIGINALE RACHID TAHA MUSIQUE ORIGINALE SCORÉ AXELLE RENDU & SATRY NGOUANE UN FILM PRODUIT PAR ANNE DERRE
UNE COPRODUCTION LEGATO FILMS WILD BUNCH DIRECT CINEMA AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINE+ DIRECT 8 EN ASSOCIATION AVEC PALATINE ÉTOILE 9 PALATINE ÉTOILE 10 A PLUS IMAGE 4
AVEC LE SOUTIEN DE L'AGENCE NATIONALE POUR LA COESION SOCIALE ET L'ÉGALITÉ DES CHANCES (L'ACSE)-FONDS IMAGES DE LA DIVERSITÉ AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE VENTES INTERNATIONALES ELLE DRIVER

LEGO FILMS WILD BUNCH DIRECT CINEMA



LEGATO FILMS

Direct 8

CANAL+

PALATINE ÉTOILE 9

FACEBOOK.COM/CHEBALOUIA.LEFILM

A PLUS IMAGE 4

CINE+

Direct 8

Ben France

wild bunch

LEGATO FILMS PRÉSENTE
EN COPRODUCTION AVEC WILD BUNCH

Rachida Brakni

Isabelle Carré

Cheba LOUISA

Un film de Françoise Charpiat

SORTIE : 8 MAI

France - Durée : 1h35 - Image : scope - Son : numérique 5.1

DISTRIBUTION

WILD BUNCH DISTRIBUTION

108, rue Vieille du Temple

75003 Paris

Tél. : 01 53 10 42 50

distribution@wildbunch.eu

www.wildbunch-distribution.com

RELATIONS PRESSE

GUERRAR AND CO

François Hassan Guerrar

Melody Benistant

57 rue du Faubourg Montmartre

75009 PARIS

Tél. : 01 43 59 48 02

Les photos et le dossier de presse sont téléchargeables sur le site du film

www.chebalouisa-lefilm.com/presse

Synopsis

À 30 ans, Djemila, juriste célibataire a enfin son propre appartement... à deux pas de chez ses parents. Française d'origine maghrébine, elle fait tout pour gommer ses origines. Emma, sa voisine déjantée et fauchée, rame pour élever seule ses deux enfants. Alors que tout oppose les deux femmes, une amitié profonde va naître grâce à leur amour de la musique.

Entretien avec Françoise Charpiat

Comment êtes-vous passée des programmes d'animation pour enfants à la fiction ?

C'est grâce au dessin animé que je me suis découverte un sens aigu du visuel. Ce fut un apprentissage formidable pour la réalisation.

Après, j'ai aussi fait de la fiction en travaillant notamment sur *La vie érotique de la grenouille*, pour la productrice Laurence Bachmann. C'est elle qui m'a suggéré de réfléchir à la réalisation d'un long métrage, mais j'ai fini par lui soumettre un court métrage, *Oh My God*. Plus tard, à l'occasion du "Sidaction", j'ai présenté à Laurence le scénario d'une mini-série, *Manège*, que j'ai également mise en scène.

Que vous ont apporté ces deux tournages ?

La direction d'acteurs que j'ai vécue davantage comme une rencontre humaine. Jusqu'à présent, j'ai la chance de réaliser des films dont je suis l'auteur : je connais mes personnages par cœur, je suis en empathie avec eux. La mise en scène vient de là. Je ne suis pas une technicienne de formation ; le processus est très intuitif.

L'un des points de départ de CHEBA LOUISA est votre découverte des cabarets algériens...

Deux choses ont motivé l'écriture du film. Il y a eu ce débat autour des tests ADN pour les étrangers, initié par Eric Besson : j'étais choquée et je voulais réagir à ma manière, en prenant un crayon et une caméra. Peu après, je suis tombée sur un article de "Libération" : il dressait le portrait d'une chanteuse itinérante qui se produisait le week-end dans des cabarets de la périphérie. Lorsque je les ai découverts à la Courneuve, dans le 19^{ème} et le 20^{ème}, c'était comme me retrouver dans les guinguettes de bord de Marne du siècle dernier. Je me souviens de l'ambiance du "Zéfira", situé Porte de la Villette, où je suis allée avec ma coscénariste, Mariem Hamidat. C'était extrêmement chaleureux. Les gens y viennent en famille, de la jeune fille à la grand-mère, on boit du thé à la menthe ou de l'alcool, et tout le monde danse très bien... y compris les garçons (rires). J'étais la seule « Française d'origine » et je ne m'y suis jamais sentie mal à l'aise.

Était-ce la musique ou l'atmosphère transgénérationnelle qui vous a donné l'envie d'écrire ?

Le raï vient d'Oran. Par la présence de ses cabarets, on dit qu'il s'agit de la ville la plus tolérante d'Algérie, j'aimais bien l'idée de le faire savoir. Je voulais aussi montrer une autre banlieue que celle que l'on voit trop, un endroit où des gens vivent et s'amuse aussi. Au départ, j'ai écrit *Cheba Louisa* sans préjuger de ce que le texte allait devenir. J'ai tout de suite pensé au personnage de la grand-mère, star de la chanson, dont l'image hante Djemila.

J'avais aussi envie d'inverser les idées reçues en orchestrant la rencontre entre une Maghrébine trop intégrée et une Française « désintégrée ».

Comment avez-vous composé la personnalité de vos deux héroïnes, Emma et Djemila ?

Elles ont toutes les deux un fort tempérament et de nombreuses ressources. Djemila est l'aînée, la merveille de la famille. Ce statut est très compliqué à vivre, car on ne peut pas décevoir. Sa mère est abusive mais elle est incapable de s'opposer frontalement à elle. Et puis, Djemila a réussi son intégration. Elle la trouve si précieuse qu'elle la protège à son propre détriment. En comparaison, Emma est une femme libre. Elle pense comme elle veut, elle s'habille comme elle veut et élève ses enfants à sa façon unique. C'est pourtant elle qui vit l'adversité du quotidien.

Quelles étaient, pour Rachida Brakni et Isabelle Carré, les motivations pour incarner de tels personnages ?

Rachida s'est montrée très attentive à la manière dont j'abordais le sujet. Jouer à la fois Djemila et sa grand-mère Louisa l'a emballée : elle venait de sortir un disque. Du coup, chanter pour la première fois en arabe dans le film la motivait pour le rôle. Et puis, nous sommes « rencontrées ».

Isabelle aimait le scénario, mais là encore, tout s'est joué lors de notre première rencontre. Elle avait souvent interprété des névrosées introverties, incarner l'inverse avec Emma la motivait. Elle a joué le jeu jusqu'au bout, en se faisant teindre en rousse et en s'appropriant la singularité d'Emma.

Avec Isabelle et Rachida, nous avons beaucoup échangé sur la politique. Nous partageons toutes les trois la même vision humaniste, à l'encontre des préjugés, des extrêmes, de tout ce qui clive et oppose. C'est sûr que ça aide pour faire un film comme ça.

En quoi le thème de la transmission, au cœur de l'évolution de Djemila, résonne-t-il par rapport à votre vécu ?

Il faut trouver sa liberté pour exister soi-même. Nos racines sont parfois encombrantes et il arrive un moment où l'on doit s'en libérer. Parfois même pour mieux renouer avec elles, plus tard. Être soumise aux atavismes ou aux tabous imposés par les autres peut détruire, faner... A l'image du combat mené par Djemila et Emma, c'est une question de caractère et d'instinct de survie.

Djemila comme Emma sont en quête d'accomplissement, à la fois en tant qu'individu et au regard des fantômes de leur passé...

Elles ont toutes les deux un deuil à faire. Djemila cherche à "digérer" l'héritage de sa grand-mère et Emma doit avancer, alors qu'elle a été frappée par le destin. C'est également une conquête de liberté : si Emma accepte la mort de son amour, si Djemila arrive à chanter face à sa mère, elles auront soldé le passé, quel que soit l'avenir qu'elles se construiront. Toutes deux auront la faculté de choisir. C'est le bien le plus précieux donné aux êtres.

Pourquoi avoir choisi la comédie pour évoquer des thèmes plutôt douloureux ?

Pour l'instant, je ne saurais pas faire autrement (rires). *Cheba Louisa* est un conte de fées. Je crois au pouvoir de l'humour comme vecteur d'opinions, d'engagements. J'adore les comédies à l'anglaise et, si je peux m'imaginer tourner un mélo, je ne me vois pas dans le drame social réaliste. Ken Loach y excelle mais je préfère un film comme *La Part des anges* où il opte pour une fable positive. J'adore aussi le cinéma de Mike Leigh, notamment *Secrets et mensonges* où, sans grands mouvements de caméra, le texte et les actrices portent un humanisme profond, jamais déprimant.

Dans votre mise en scène, vous optez pour la simplicité formelle, en faisant la part belle aux comédiens...

Cheba Louisa est avant tout un film d'acteurs : me focaliser sur eux a toujours été ma ligne directrice. L'image puise sa force dans la création d'un monde original, avec le choix des costumes, des coiffures, des couleurs, de la lumière et du Pré-Saint-Gervais comme décor pour la cité. J'espère avoir réussi à créer le monde original de *Cheba Louisa*.

Avant le tournage, que connaissiez-vous du quotidien et de la musique de la communauté algérienne ?

Peu de choses alors j'ai appris, écouté. C'était fondamental d'avoir une coscénariste, Mariem Hamidat, issue de cette double culture. Par exemple, mon regard occidental pourrait juger caricatural le personnage de la mère de Djemila, alors que la réalité dépasse parfois la fiction (rires). Ce que je connaissais, c'était le sentiment d'injustice et l'énergie qu'il faut pour avancer.

Le Pré-Saint-Gervais est le décor enchanté dont je rêvais. Il fallait trouver ce genre de banlieue et c'est Anne Derré, la productrice, qui en a eu l'idée. Nous avons intégré au maximum les habitants au tournage : tous les figurants, notamment les enfants, vivent là-bas. Toute l'infrastructure de production était installée au Pré-Saint-Gervais. Je voulais faire vivre le quartier, trouver une fluidité et une reconnaissance dans la cité.

Il y a une scène représentative de cet esprit collectif : celle de la fête musulmane du Mouloud où l'on célèbre la naissance du Prophète. Elle se passe en février... Nous tournions en été. Normalement, les gens mettent des bougies à leurs fenêtres, ce qui impliquait un tournage de nuit... Impossible avec nos enfants acteurs. Mais, je ne voulais pas me passer d'une si belle scène, alors nous l'avons adaptée de jour et avec des drapeaux et tous les habitants ont joué le jeu. C'est le Mouloud de *Cheba Louisa* (rires).

Peu d'hommes ont le beau rôle dans le film, excepté Yacine, le patron du cabaret, et le père de Djemila...

C'est vrai que Yacine est, à mes yeux, l'archétype de l'immigration réussie. Il adore ses racines culturelles, vit de la musique arabe, tout en étant libre comme l'air. C'est peut-être la direction que devrait prendre Djemila... Il a aussi un côté « Prince Charmant », lumineux, qui contraste avec Fred, l'amoureux qui ne comprend pas le dilemme de Djemila, ou Ahmed, son fiancé désigné. Le mot d'ordre était de toujours mettre Yacine en valeur ! C'était le premier rôle de Younes en France. Il était stressé le premier jour de tournage. Quand je lui en ai demandé la raison, il m'a avoué que ça n'était pas le personnage d'Emma qui l'intimidait mais Isabelle Carré (rires).

Biyouna compose une figure maternelle à la fois drôle et terrifiante. Comment est-elle arrivée sur le projet ?

C'est une tragédienne de comédie. Mariem m'a fait entendre la justesse du personnage de la mère. Je cherchais une actrice qui véhicule l'incroyable énergie de Zohra sans paraître antipathique. J'ai tout de suite pensé à Biyouna : je l'avais vue dans *La Source des femmes*, les films de Nadir Moknèche, la série télévisée *Aïcha*, et dans une interview plutôt gonflée sur le conflit en Algérie. Pour Isabelle et Rachida, il s'agit de rôle de composition alors que Biyouna colle totalement au personnage. J'avais très peur qu'elle me dise « non » ! Zohra dit des horreurs et Biyouna les fait passer avec humour.

La scène finale, au cœur du cabaret, est un pur bonheur musical et libérateur. Comment l'avez-vous préparée avec Rachida Brakni ?

Tout d'abord, ce sont les scènes où chante Louisa qui m'inquiétaient. Nous les avons filmées au tout début. Rachida ne voulait pas d'un coach et j'ai dû lui faire confiance. Je ne l'ai pas regretté et après cela, j'étais rassurée sur le fait que tout se passerait bien pour elle lors du final dans le cabaret. Isabelle, de son côté, avait répété vaillamment sa partition à la derbouka.

J'ai voulu pour ce final un travelling circulaire qui enveloppe Djemila sur scène. J'avais une équipe formidable mais le planning était très serré : le chef constructeur l'a monté en un temps record. J'ai pu tourner cette scène comme je la rêvais, dans l'énergie et la générosité.

Les figurants se sont comportés comme s'ils étaient au spectacle : la musique de Rachid Taha a galvanisé tout le monde, la scène s'est transformée en mini concert et l'alchimie a dépassé mes espérances.

Comment aimeriez-vous que *Cheba Louisa* soit perçu ?

Comme une bouffée d'oxygène dans un monde de brutes. Le film est une invitation simple à considérer l'autre. Le Chaâbi et le Raï sont des musiques populaires que beaucoup reprennent en chœur et j'espère que ce film procurera le même effet.

Entretien avec Rachida Brakni et Isabelle Carré

Contre tout ce qui clive

Isabelle Carré : Je me suis tout de suite retrouvée dans cette comédie lumineuse, qui cherche à rassembler. Avec Françoise et Rachida, nous étions très énervées par cette polémique autour de l'identité nationale. Le scénario est la réplique choisie par Françoise. La bienveillance envers autrui est son fil conducteur. Les personnages ont tous des préjugés à dépasser : c'est un parcours compliqué avec, en ligne de mire, l'accomplissement et le bonheur. Si Djemila et Emma ne s'entraidaient pas, leur quotidien serait encore plus douloureux.

La comédie peut être un vecteur d'engagement. Aussi humble soit-il. Quand j'ai tourné le téléfilm *Maman est folle*, de Jean-Pierre Améris, on a distribué trois fois les repas pour les immigrants à Calais. Vous imaginez ceux qui le font tous les jours depuis des années ? Le véritable engagement est sur le terrain, au quotidien. En faisant un film comme *Cheba Louisa*, j'espère qu'il aura un certain impact. Je partage la vision du monde de Françoise : son optimisme procure beaucoup de bien et son énergie a été fédératrice, tout au long du tournage.

Rachida Brakni : Le point de départ du film est de s'attaquer à certains préjugés. Les personnages sont à l'opposé de ce que l'on peut attendre. Djemila, issue de l'immigration, est une femme trop intégrée alors qu'Emma, la Française « pure souche », ne l'est plus. La naissance ne détermine pas ce que l'on devient. « Qu'est-ce que deux femmes que tout oppose vont s'apporter, à travers leur amitié ? » : c'est ce questionnement, au cœur du scénario, qui m'a immédiatement emballée.

J'adore les comédies sociales qui traitent de sujets sombres et où l'humour traverse tout le film. C'est l'un des plus beaux vecteurs pour parler de choses graves. Il n'y a aucun didactisme ; tout pathos ou apitoiement est désamorcé par Françoise.

La manière dont le récit s'inscrit au cœur des cabarets algériens traduit bien ce refus des clichés. J'en connaissais l'existence mais je ne les croyais pas aussi nombreux. On imagine des endroits glauques, où la prostitution règne, alors qu'ils sont familiaux : on s'y réunit pour boire et manger, en écoutant des artistes. On y retrouve cette puissance fédératrice de la musique qui me fascine...

Djemila, l'irrésolue

Rachida Brakni : Avec Françoise, nous avons immédiatement été sur la même longueur d'ondes. Son approche de Djemila est juste, qu'il s'agisse du poids de sa famille ou de sa double culture. Dans le film, Djemila a un rapport schizophrénique avec sa mère : elle veut s'émanciper mais ne peut pas la blesser. Pour certains, cela évoque une soumission alors que, dans la réalité, c'est plus complexe. Françoise, avec sa coscénariste Mariem Hamidat, l'a

parfaitement compris. Par exemple, il y a une scène où Fred me lance « Tu fais chier avec ta famille. On n'est pas au Moyen-âge ». Djemila réagit violemment parce que ses parents ne sont pas ses ennemis et que son petit ami n'a rien compris au problème.

Dans ma vie, j'ai toujours voulu être en accord avec mes origines et le fait d'être Française. C'est un long processus. Je suis née en France mais à travers la perception des autres, j'étais Algérienne et, lorsque je retournais là-bas, j'étais considérée comme une immigrée. J'ai mis du temps à réaliser que je n'avais pas besoin d'être à un seul endroit. Cela passe par un point de rupture et l'amour autour de soi facilite les choses. On se rend compte que l'on fantasme beaucoup, que l'on se met une pression plus forte que ce qu'elle est, en réalité.

Djemila suit le même parcours et c'est au contact des autres, surtout d'Emma, qu'elle va mieux vivre. Elle ne cède plus aux chantages de sa mère mais l'amour qui les unit existera toujours.

Quant aux hommes, c'est vrai qu'ils n'ont pas vraiment le beau rôle (rires). Excepté le personnage de Yacine qui s'est affranchi de tout. C'est le Prince Charmant, séduisant et mystérieux. J'ai aussi une tendresse pour celui d'Ahmed, que Mhamed Arezki incarne parfaitement : il est immature et plus empêtré avec sa mère que Djemila. C'est encore un lieu commun que le film fait voler en éclats : très jeune, j'ai compris que les garçons s'en sortaient moins bien que les filles. Toute bonne mère - italienne, juive ou arabe - qui se respecte est constamment sur le dos de son fils !

Emma, l'insoumise

Isabelle Carré : Emma est très différente de mes rôles précédents : elle a une grande gueule et un sens immédiat de la répartie, tout ce que je ne suis pas dans la vie (rires). Ce côté rock'n'roll, je l'avais un peu abordé dans *Le refuge* de François Ozon, mais le personnage restait introverti.

En acceptant le rôle, je savais que j'aurais besoin d'aide. Je me suis pas mal inspirée de Françoise, pour son côté Titi parisien et sa manière de s'exprimer. Elle a été très étonnée de l'apprendre, car elle ne voyait pas du tout le rapport avec mon personnage (rires). Le look d'Emma est incroyable. A la « Amy Winehouse », comme le voulait Françoise. Je suis très reconnaissante envers les réalisateurs qui ont de l'imagination : se répéter indéfiniment n'a aucun intérêt. Je préfère tenter un défi comme celui-là, quitte à me planter.

Le point commun que j'ai avec Emma est son rapport aux enfants. Elle a beau être bordélique, c'est une mère formidable. Être prête à tout pour eux, je le comprends et je le vis au jour le jour ! « Comment élever deux mômes avec trois balles ? » : cette interrogation d'Emma parle à tellement de gens. C'est un combat quotidien – ne serait-ce que pour payer la cantine -, une autre réalité moins glamour, dont le cinéma parle peu. A mes yeux, ces gens sont pourtant des héros...

Il y a une scène où Emma descend dans la rue, prête à se prostituer pour permettre à ses gamins de partir en classe verte. Ce moment pourrait être dramatique mais la maladresse

d'Emma la rend comique. Elle fait toujours preuve d'abattage, mais c'est aussi un masque : là encore, je me retrouve dans ce manque d'assurance bien caché.

Drôles de dames

Isabelle Carré : Françoise ne s'embarrasse pas du regard des autres ; elle a un côté « brut » dans sa direction d'acteurs. Pour moi, c'est de l'honnêteté et c'est ce qui a permis au film d'avancer plus vite. J'adore ce genre de caractère et, sur un plateau, cela ne me froisse jamais. Un acteur qui se vexe est un acteur mort (rires). C'est une femme courageuse qui s'est battue pour son projet. Sur le tournage, elle a naturellement imposé respect et énergie. Je ne me suis pas posée la question du « premier film ». Pas davantage que sur d'autres, comme *L'envol* de Steve Suissa. La passion, l'engagement intime, la nécessité d'y arriver balayent beaucoup de peurs et d'embûches.

Avec Rachida, c'est une vraie rencontre. Cela m'arrive parfois d'être émue à la fin d'un tournage et, cette fois, j'ai pleuré lors de son dernier plan. Quand elle chante dans le cabaret. Les personnages ont vite laissé place à l'amitié. Rachida est très droite, elle a un beau regard sur ce métier, sans une once de jalousie ou d'aigreur. Elle assume aussi ses préférences ; elle est entière et parfois volcanique (rires). Lorsque j'ai commencé ce métier, j'avais l'impression de ne pas avoir les « codes » relationnels : les privilèges accordés ou la hiérarchie imposée me déconcertaient. Je préfère des personnes comme Rachida qui installent d'emblée une simplicité dans les rapports humains.

J'ai adoré la femme qu'est Biyouna. Elle ne joue pas, elle est. Vivante, drôle et très affective. Elle est aussi entière que Rachida : si elle aime quelqu'un, c'est à la vie, à la mort. Je n'arrive pas à voir son personnage de mère comme terrifiante, elle est perdue face à Djemila qui lui échappe... Parallèlement au tournage, elle jouait son one woman show sur scène, et la grande diversité du public la touchait énormément. La générosité de vouloir rassembler, c'est le grand point commun entre Biyouna et Françoise.

Cheba Louisa est un film de femmes, et pourquoi pas ! Les personnages masculins sont forcément... (rires). Mon mari est mort, Fred est trop propre sur lui, alors je comprends que pour Françoise, Yacine soit le Prince Charmant. C'est le seul à regarder Djemila telle qu'elle est, sans vouloir la changer, mais en espérant la voir évoluer pour son bien. Il est libre, autonome et peut l'aider à devenir la femme qu'elle est. C'est fabuleux et j'y crois !

Rachida Brakni : Françoise est une femme entière : elle n'est ni dans les faux-semblants, ni dans le consensus. Cette affirmation de soi était très présente dans le scénario. Elle est comme une « pierre brute » qui n'a pas été modelée, ce que j'apprécie énormément. Sur le plateau, elle sait parfaitement où elle va et j'admire son côté « Capitaine courage ». C'est un métier où les gens vous infantilisent, vous enferment dans un écrin délicat, ce qui ne me correspond pas vraiment. Je préfère la frontalité de HPG et de Françoise !

Avec Isabelle, nous nous étions déjà croisées sur *Les bureaux de Dieu*, de Claire Simon. C'est une actrice que j'adore et je la trouve anormalement normale (rires). Elle est saine dans ses

rapports avec les autres, elle ne prend pas de postures : l'actrice est à l'image de la femme et réciproquement. Isabelle ne se met jamais en avant et veut toujours porter l'autre. J'ai pris un plaisir simple et immense à travailler avec elle. J'étais juste jalouse de son look survolté, comparé à celui de Djemila, tout en gris et noir ! Lors de la scène du cabaret, on s'est permise quelques improvisations : par exemple, lorsque je la fais venir sur le devant de la scène. Cela correspondait au dernier jour de tournage, on a toutes les deux pleuré, nous n'étions plus dans le jeu, notre émotion sortait du cadre fictionnel.

Biyouna, je l'avais rencontrée en Algérie, à l'occasion du tournage de *Barakat* !. C'est la femme libre dans toute sa splendeur. Par les mots et les actes. Elle a vécu les pires années de l'Algérie, sans jamais se renier : elle a toujours vécu comme elle l'entend. C'est une figure très importante pour les Algériens et, lorsque vous vous baladez avec elle en France, c'est une star. Échanger avec elle en arabe, rire en toute circonstance, retrouver ce sens formidable de la dérision, c'était un grand bonheur.

Sur un air de chaâbi

Rachida Brakni : Pour les scènes de Louisa, la grand-mère, j'ai répété en studio les chansons avec Sodi, en charge de la direction artistique musicale. Françoise était ravie du résultat, mais c'est vrai qu'elle a voulu m'imposer un coach pour la danse. Je l'ai regardée en lui disant : « Tu as vu ma tête ? C'est instinctif. Je suis d'origine algérienne, j'ai été de tous les mariages, où l'on danse sans arrêt. Tu crois que j'ai besoin d'apprendre comment bouger les bras et les hanches ?! » (rires). Françoise a cédé, évidemment !

J'ai été bercée par la musique d'artistes tels que Khaled et Rimiti, qui a tout de même rempli « Central Park » lors d'un concert ! Le Chaâbi et la naissance du Raï sont intimement liés. C'est une tradition orale, d'origine algérienne, avec des influences andalouses. On y parle d'amour, d'ivresse, de nostalgie, d'exil... Le Chaâbi est plein d'humour et de sensualité. Il a toujours suivi l'évolution de la société : lorsque des femmes le chantaient, on les considérait comme des prostituées ; certains textes évoquaient la colonisation d'une manière détournée ; d'autres parlaient de l'exil, lors des premières vagues d'immigration vers l'Europe... C'est un patrimoine fabuleux, perpétué notamment par Rachid Taha, et qui a largement dépassé les frontières de l'Algérie.

La problématique, sur ce film, était de bien différencier la manière qu'ont Louisa puis Djemila de chanter : entre les deux générations, il y a une évolution de la langue, du phrasé, du timbre. Louisa est dans la rondeur, le langoureux alors que chez Djemila, c'est plus court et ramassé. C'était passionnant à travailler. J'en suis fière et oui, c'est bien moi qui interprète toutes les chansons !

J'ai vécu le tournage de la scène finale comme un concert. Le cinéma avait comme disparu, emporté par la musique et la liesse des figurants. C'est grisant de se laisser porter par une telle communion. C'était mon « Central Park » (rires). J'avais déjà vécu ces sensations, pour la tournée de mon premier album. Le prochain sera en arabe et en anglais. *Cheba Louisa* m'aura aussi donné envie d'écrire, pour la première fois, quelques chansons.

Isabelle Carré : Je connaissais surtout la communauté marocaine, parce que j'ai été élevée par une femme de ce pays. J'ai été ravie d'appréhender davantage la culture algérienne, à travers les discussions entre Rachida et Biyouna. Rachida était très émue par la parole des Algériens sur le plateau : cela lui rappelait son enfance, lorsqu'elle s'endormait en écoutant sa mère et ses amies...

Je pratique depuis longtemps la danse africaine et trois mois avant le tournage, je me suis mise au djembé. Ensuite, j'ai découvert les rythmes du chaâbi à travers la derbouka. J'ai pris tellement de cours que la production en avait assez (rires). Les chansons que j'ai écoutées évoquent l'enfance, le pays, l'exil, la maternité et l'amour. En jouant de la derbouka, on suit les battements du cœur. C'est très organique. On accompagne aussi avec discrétion la chanteuse : je n'ai jamais été première de la classe, j'aime l'esprit de troupe au théâtre, les seconds rôles au cinéma, alors ça me convient !

Lors de la scène finale, Rachida et moi avions un trac fou tout en étant ravies. Tous les figurants ont fait corps autour de nous et l'ambiance était euphorique. On se serait cru dans un concert, comme l'aboutissement rêvé des répétitions, des enjeux du scénario et du tournage. Nous n'étions plus dans le jeu mais dans le plaisir, dans l'au-revoir aussi.

Depuis, je m'intéresse beaucoup aux femmes qui chantent le chaâbi, à la manière dont elles sont perçues par la société. C'est fou de penser que Cheb Mami est célèbre alors que peu de gens considèrent les Cheba. J'ai gardé la derbouka et j'espère bien avoir l'occasion d'en jouer à nouveau !

La cité de la joie

Isabelle Carré : Deux choses m'ont surprise au Pré-Saint-Gervais. D'abord, le calme, l'espace et l'impression de ne pas gêner trop de monde. Ensuite, la grande gentillesse des habitants : tout le monde était chaleureux et accueillant. Françoise a trouvé un petit coin de paradis qui correspond au ton du film. Lors de la scène du Mouloud, les gens se sont prêtés au jeu et j'ai l'impression qu'ils ont apprécié notre présence. La plupart du temps, les habitants sont blasés parce qu'un tournage, ce n'est pas forcément la joie pour eux !

Sur *Cheba Louisa*, beaucoup ont participé au tournage et étaient heureux que l'on filme leur cité. Autrement que pour raconter un sombre drame social. Et puis, nous y sommes restés longtemps : les petites habitudes s'installent et des connaissances se nouent. A une moindre échelle, j'ai retrouvé l'atmosphère d'un film que j'avais tourné au Cambodge : tous les villages alentours accouraient et la fête était... permanente (rires).

Rachida Brakni : Le Pré-Saint-Gervais ressemble à un petit village. Pendant les trois semaines de tournage là-bas, les gens nous ont accueillis – et supportés – avec bienveillance. Les immeubles en brique rouge sont assez improbables : on a parfois l'impression d'être en Angleterre alors que l'on est aux portes de Paris. L'ambiance était familiale, il y avait une belle interaction, parce que beaucoup de gens ont participé au film. Les rencontres se sont

produites spontanément : la cantine était installée sur la place principale, on circulait à pied et on parlait naturellement aux riverains.

Je me souviens de ce fameux « Mouloud » dont parle Françoise : les habitants de l'immeuble ont joué le jeu et se sont éclatés. Cette scène se situe entre réalisme et onirisme, à l'image de ce dont le film rêve : habiter le même quartier peut fédérer, dans les épreuves comme dans la joie. C'est un moment de grâce, où rien d'autre n'existe à part le plaisir d'être ensemble.

Tout conte fait...

Rachida Brakni : *Cheba Louisa* a tous les ingrédients d'un conte de fées. Le contexte est dur mais tous les personnages changent le cours du destin, pour toucher un monde meilleur. Ce n'est pas de l'utopisme, le ton est simplement solaire. Je ne suis pas vraiment sensible aux gens qui s'apitoient sur leur sort et, dans le film, les moments d'abattement sont toujours suivis d'une étincelle.

Ce positivisme qui imprègne le récit est tout sauf de la candeur. Avant de se « reconnaître », Emma et Djemila sont âpres l'une envers l'autre. Elles ont toutes les deux un deuil à faire : celui de l'amour perdu pour Emma et pour Djemila, celui de son héritage familial. C'est un passage obligatoire qui leur permet de se libérer. *Cheba Louisa* parle de l'accomplissement de soi. Toutes les portes sont ouvertes pour Emma et Djemila. Je ne sais pas de quoi sera fait leur avenir, mais ces deux filles ne vont pas se lâcher de sitôt !

Isabelle Carré : *Cheba Louisa* parle du poids des racines et de la famille : elles nous constituent, même si elles ne doivent jamais empêcher de trouver la vie qui nous correspond. A travers les médias, on me prête souvent une image policée, « rangée des voitures »... les lunettes, la blondeur, je suppose (rires). C'est l'inverse, dans ma vie comme dans mes choix ! Dans *Othello*, il y a une réplique de Lago, « Je ne suis pas ce que je suis » : c'est à la fois douloureux et ludique. Dans *Cheba Louisa*, les personnages assument ce qu'ils sont et je trouve ça libérateur. Les liens d'affection, d'estime et d'amitié qui se nouent entre Djemila et Emma ont la même qualité que ceux du sang. Voire mieux ! Assumez vos singularités, vous irez mieux et les autres dépasseront les préjugés, voilà ce que raconte Françoise.

Je ne ressens le film ni comme un conte, ni comme une douce utopie. Le regard posé sur les personnages n'est pas celui d'un réjouissement de la crèche (rires). La solidarité et l'ouverture envers autrui sont réalisables. En France, on a le sentiment - qui est devenu un lieu commun - que chacun se résout à exister seul, alors qu'il y a moyen de vivre ensemble ses différences. Je n'ai pas envie que cela reste un rêve : pour peu qu'on s'en donne les moyens, cette réalité là n'est pas si lointaine.

Quand je sors d'un film de Frank Capra, j'ai envie d'aller vers les autres. Les Américains appellent ça les « feel good movie ». Ça sonne bien pour *Cheba Louisa* aussi !

Liste Artistique

Djemila	Rachida Brakni
Emma	Isabelle Carré
Zohra	Biyouna
Fred	Stanley Weber
Ahmed	Mhamed Arezki
Nadia	Baya Belal
Emilie	Agathe de la Boulaye
Zoé	Malonn Levana
Anatole	Florian Lemaire
Yacine	Younes Bouab
La directrice	Anne Loiret
Gaby	Marie-Philomène Nga
Tayeb	Agoumi
La maîtresse	Lara Suyeux
David	Steve Tran
Farouk	Karim Ait M'Han
Samir	Lahcen Razzougui
Cheba Ibtissem	Mamia Cherif
Avec la participation de	Rachid Taha

Liste Technique

Scénario et dialogues	Françoise Charpiat et Mariem Hamidat
Réalisatrice	Françoise Charpiat
Productrice	Anne Derré
Musique et chansons originales	Rachid Taha
Musiques originales score	Axelle Renoir et Sathy Ngouane
Image	Gérard de Battista AFC
Montage	Marie-Blanche Colonna
Son	Christophe Penchenat - Florent Lavallée
1 ^{er} assistante mise en scène	Laure Montréal AFAR
Scripte	Diane Brasseur
Casting	Gigi Akoka
Décors	Isabelle Quillard ADC
Costumes	Jürgen Doering
Directeur de production	Olivier Hélie
Productrice associée	Agathe Berman
Une coproduction	Legato Films, Wild Bunch, Direct Cinéma
Produit par	Anne Derré
Avec la participation de	Canal +, Ciné + et Direct 8
En association avec	Palatine Étoile 9, Palatine Étoile 10, A Plus Image 4
Et le soutien de	La Région Île-de-France, l'Acisé – Fonds Images de la diversité.
Ventes internationales	Elle Driver
Presse	Guerrar and co